

D'UNE PASSION POUR LES CONTES À LA PSYCHOLOGIE DE L'ÉDUCATION

CHRISTEL DUPRAT-NAVARRO

SOURCE D'UNE PASSION

Mon arrivée en Licence de Sciences de l'Éducation (1993) à l'Université de Toulouse-Le Mirail a été pour moi une véritable découverte, m'apportant un enrichissement intellectuel et un sens aigu de la recherche en éducation. J'avais enfin trouvé le moyen de parfaire ma vocation pour l'univers de l'enfance, qui me séduisait à chaque nouvelle occasion, et pour lequel j'avais déjà consacré beaucoup de mon temps (animation en centre aéré, cours particuliers, garde d'enfants...).

Enfin dans mon élément, j'étudiais avec intérêt, passionnée par les diverses lectures que l'on nous conseillait, en guise d'illustrations et d'approfondissements théoriques. L'avantage certain de cette section universitaire résidait à mon sens dans sa structure pluridisciplinaire ; l'univers éducatif était en effet envisagé au regard de ses multiples facettes. L'enseignement proposé comprenait donc des cours de psychologie, de psychologie sociale, de pédagogie, de didactique, de philosophie (de l'éducation), d'histoire (de l'éducation), de biologie, de méthodologie (statistiques)... Nous étions finalement amenés à considérer l'enfant dans la totalité de son être, à apprendre à réfléchir globalement et transversalement sur l'ensemble de ses aptitudes et potentialités.

Bien évidemment, l'idéal visé par cette Unité de Formation et de Recherche était difficilement atteint : pour des raisons d'organisation entre les différents cours et les différents professeurs, et de temps quant à la rénovation des programmes, l'*interdisciplinarité* n'était encore qu'à ses prémises *multidisciplinaires*... Cet effort d'innovation structurale non seulement reflétait le modèle universitaire américain (qui mérite à mon avis son influence), mais s'oppose en revanche au fonctionnement traditionnel français (monodisciplinaire) des autres UFR.

La plupart des praticiens (majorité des étudiants inscrits dans cette section) reprochaient cependant à cet enseignement la place infime accordée aux apprentissages d'ordre empirique et pragmatique (travaux dirigés, travaux pratiques...). Pleine d'espoir, cette communauté professionnelle constituée d'enseignants (de primaire et de secondaire), d'éducateurs, de documentalistes... était là dans le but bien sûr de s'instruire et de se cultiver (par souci de vitalité intellectuelle), mais surtout pour trouver des solutions aux difficultés qu'elle rencontrait sur le terrain (par souci d'efficacité didactique).

Pour ma part, faisant partie de la minorité strictement étudiante, ce programme théorique m'apportait une grande satisfaction, affinant mes connaissances en matière d'éducation.

IL ÉTAIT UNE FOIS LA RECHERCHE

Cette année de savoir et de plaisir, gage de mon bien-être et de mon épanouissement individuels, développa ma curiosité intellectuelle, vers une dynamique de recherche. Ces diverses lectures m'ont conduite à de nombreuses réflexions, soumettant ma pensée à un travail de questionnement. Exposant machinalement ces théories à mes interrogations et critiques personnelles, un ouvrage bien précis provoqua un jour en moi une inspiration soudaine, une espèce d'alchimie cognitive, de coup de foudre intellectuel. Il s'agissait du livre de Jean Piaget intitulé *La représentation du monde chez l'enfant*, et plus précisément de son chapitre sur les stades animiste et artificialiste propres à la pensée enfantine, qu'il désigne en terme de « mythologie », en raison de leur caractère magique et inventif, royaume de l'imaginaire. Associant ce simple concept à ma propension personnelle pour les récits mythologiques, je me suis alors interrogée sur les univers psychologique et mythologique, leur association, au regard de l'enfant, pour finalement essayer d'élucider la problématique sur laquelle je travaillais en Maîtrise : « L'influence de la mythologie grecque sur la pensée psychanalytique relative à l'enfant ».

Durant cette année de Maîtrise, je pris connaissance du processus de recherche et des paramètres qui le caractérisent, relatifs à l'organisation du temps de travail essentiellement personnel. Sous la tutelle d'un directeur de recherche (Claude Bernard, maître de conférences à l'UTM en Sciences de l'Éducation et en Psychologie), qui me dirigera en DEA et en Doctorat, je suivais des cours de méthodologie, tout en compulsant des informations théoriques à partir d'une bibliographie conséquente, fréquentant régulièrement les bibliothèques et les librairies. Je dois avouer que la découverte de l'œuvre de Karl Gustav Jung fut pour moi une véritable révélation ; je fus fascinée par son approche symbolique, qui surpassait à mon sens les théories psychologiques et sociales du sujet, englobant à la fois les dimensions individuelles et collectives de la culture humaine. À l'écoute de toute manifestation pouvant m'aider dans mes recherches, je me rendais à la conférence de Julia Kristeva, à Toulouse, sur le thème de la bisexualité psychique originelle, débat qui attira tout particulièrement mon attention dans le cadre de ma réflexion sur l'androgynie...

Suite à cette démarche théorique, il m'a fallu vérifier cette hypothèse de l'influence de la littérature de jeunesse sur la psychologie de l'enfant au moyen d'une investigation empirique. Lors de l'analyse et de l'interprétation des résultats, qui me permettraient de valider cette recherche, je fus confrontée aux difficultés d'ordre méthodologique, habituelles, étant données l'importance et la rigueur scientifiques que nécessite toute approche empirique (en rapport à sa visée pratique et à sa répercussion réelle). En ce qui concerne les résultats, j'ai en effet dû faire un choix entre la démarche quantitative et la démarche qualitative. Dans la mesure où ma recherche faisait référence à des phénomènes humains, mes outils méthodologiques relevaient d'une analyse qualitative, davantage significative à mon sens.

Il m'a donc paru primordial d'accorder la méthodologie de la recherche avec l'objet de recherche. Cependant, je me suis aperçu par la suite que l'on ne doit pas toujours uniquement prendre en compte sa logique personnelle ; en effet, il faut aussi considérer l'éthique scientifique de l'UFR auquel on est affilié, se renseigner sur les normes de recherche valorisées, qui peuvent être très différentes d'une université à l'autre : certains privilégient le traitement quantitatif, d'autres favorisent au contraire l'interprétation qualitative.

NAISSANCE D'UN PROJET

Enchantée par cette toute première expérience de recherche en Maîtrise, je décidais de poursuivre en DEA. Intriguée par le registre des récits imaginaires, je commençais dès lors à affiner mes orientations de recherche, avec le choix d'une thématique caractéristique des Sciences de l'Éducation : « L'influence des contes sur le développement psychopédagogique de l'enfant ». Ces productions de l'irrationnel, d'emblée familières à l'enfant, m'apparurent comme le moyen de découvrir et de connaître les profondeurs de l'âme enfantine, d'une façon naturelle. Par ailleurs, ce choix, si personnel soit-il, a très bien pu être influencé par cette vague sociale qui, sous l'impulsion bachelardienne, s'efforce de réhabiliter les valeurs irrationnelles de l'humanité. La « folle du logis » n'est plus en effet reléguée au rang des facultés amoindries et secondaires... C'est en ce sens que le conte occupe de nos jours une place de plus en plus importante sur la scène socioprofessionnelle.

Fidèle à ma formation psychopédagogique, mon étude porta principalement sur la fonction thérapeutique et cognitive du conte, m'intéressant de près à l'équilibre affectif et scolaire de l'enfant. Je ne manquais pas d'ouvrages théoriques traitant de ce sujet ; au contraire, ils affluaient en grand nombre et semblaient même faire « la une » des nouveautés dans le répertoire des Sciences Humaines. Je fus d'ailleurs tout particulièrement séduite par l'œuvre de Gaston Bachelard, source selon moi de ce que Bruno Duborgel nomme « l'intelligence moderne » ; ces deux auteurs ont eu l'audace et le mérite de considérer l'homme au regard de ses potentialités rationnelles et irrationnelles, dans sa totalité originelle. Je compris très vite que la littérature de jeunesse, secteur longtemps négligé dans le marché du livre, était de plus en plus exploitée par les écrivains, les éditeurs, et les commerciaux. De par sa structure et ses contenus, le jeune public avait, si l'on en croit le pourcentage des ventes en ce domaine, une préférence pour le conte, particulièrement bien adapté à la nature de l'enfant. Parallèlement à ces multiples lectures, qui guidaient ma synthèse personnelle, je m'efforçais de me familiariser avec cet objet de recherche, dans une visée empirique. Je saisis alors toutes les opportunités qui m'étaient offertes : accompagnant mon assesseur Edgard Weber (directeur et professeur à l'UFR d'arabe de l'UTM), j'assistais à une séance de contage dans une classe de primaire (effectuée par Monsieur Weber lui-même), au cours de laquelle j'observais l'art du conteur et les effets sur l'assistance ; je me rendais à un festival de contes à Limoux, où je rencontrais des conteurs professionnels, feuilletais les livres d'une exposition, écoutais les discours des théoriciens (la conférence de Sylvie Loiseau sur le pouvoir des contes fut pour moi un complément privilégié et authentique). C'est alors que j'appris l'existence de stages de contes organisés dans plusieurs coins de France, à l'intention des amateurs qui souhaiteraient apprendre à pratiquer cette coutume ancestrale. Je gardais bien sûr cette idée à l'esprit, car le *savoir* du conte ne me suffisait pas, il me fallait aussi m'initier à sa *pratique*. Je suivais également des cours de littérature arabe à l'UTM, en complément des cours de méthodologie propres au DEA. Je pris par ailleurs l'initiative, sur la demande d'une amie éducatrice d'un foyer de jeunes adolescentes à Toulouse, de participer à un atelier de théâtre où il était question de mettre en scène un conte (que j'étais chargée d'écrire et de mettre en musique), objectif à la fois créatif et psychothérapeutique.

Lors de la réalisation de mes enquêtes, pour les mêmes raisons que l'année précédente, j'ai opté pour l'approche méthodologique de type qualitatif. Comme je l'ai mentionné plus haut, favorisant l'analyse qualitative, je me suis heurtée à l'opinion controversée d'un des membres du jury (le directeur du laboratoire duquel je faisais partie), qui manifesta sa déception quant à l'absence de données quantitatives... En matière de recherche, même si l'on s'efforce d'être objectif, en vue d'une validation généralisable et d'une légitimité scientifique, on ne peut en revanche échapper à la part d'interprétation et de subjectivité qui détermine l'orientation de recherche de chaque chercheur (surtout dans le domaine des sciences humaines et sociales, où la globalisation est difficile à atteindre, en raison des fluctuations inhérentes aux faits humains et sociaux). Il est donc peut-être important de rappeler qu'il n'existe pas de méthodologie unique et universelle, qu'il n'y en a pas une qui soit meilleure ou idéale... ; mais simplement, chaque démarche de recherche doit refléter et traduire un effort de logique, de cohérence et d'intelligibilité, conformément aux normes de la précision scientifique.

LA LONGUE TRAVERSÉE

Dans la logique du troisième cycle, mon DEA était l'introduction de mon sujet de thèse. Étant donnée la longueur de cette investigation, je me permettais d'élargir et d'étendre au maximum mes ambitions de recherche. Je travaillais donc sur le thème qui me préoccupe encore aujourd'hui, à savoir « l'influence de la littérature de jeunesse sur l'imaginaire de l'enfant ». Pour être honnête, le choix de ce long parcours universitaire n'était pas hasardeux, mais avait plutôt mûri lentement, déterminant progressivement mon projet d'avenir professionnel, que je concevais alors dans l'enseignement supérieur (au sein de facultés ou d'IUFM).

Volontaire et décidée, mais tout de même lucide sur la dure réalité de ces métiers et de leur relative garantie d'emploi (j'ai très vite été avertie quant aux difficiles conditions de recrutement...), j'ai décidé de ne pas baisser les bras, et de mener à bien et au mieux ce que je désignais désormais comme mon projet professionnel. C'est ainsi que je mis en œuvre les démarches qui étaient susceptibles de garantir la valorisation de mon doctorat,

afin de me préparer aux épreuves de la sélection nationale. Je n'hésitais même pas à m'adresser à des spécialistes, comme Christian Poslaniec, qui s'est montré de très bons conseils, répondant à mes interrogations quant aux démarches à adopter.

J'ai donc envoyé les articles issus de mes travaux de recherche antérieurs à de nombreuses revues critiques, professionnelles et pédagogiques, spécialisées en littérature de jeunesse. Certains ont été retenus par des revues telles que *Les Actes de Lecture*, les *Cahiers Pédagogiques*, *Inter-BCD* et *Parole* (revue suisse) ; d'autres ont suscité l'attention et l'intérêt de l'INRP (notamment la revue *Perspectives documentaires en éducation* et la *Revue française de pédagogie*), qui s'est montré ouvert en vue d'éventuelles publications.

Dans une perspective d'élaboration de connaissance, je me suis abonnée à la revue *CRILJ* (Centre de Renseignement et d'Information sur la Littérature de Jeunesse), dans le but de me tenir au courant des discours et des événements, en bref de l'actualité au service de laquelle j'effectuais cette recherche.

Par ailleurs, afin d'agrandir mon champ d'expérience, j'ai également effectué un stage dans la librairie jeunesse des éditions Milan de Toulouse, durant lequel je me suis familiarisée avec l'univers du livre pour enfant, en contact direct avec le fonctionnement réel de ce marché. En raison de mon sujet de thèse, je me suis tout particulièrement attardée à l'observation des albums, genre décidément de plus en plus important et diversifié. L'aspect commercial de ce stage (vente, clientèle...) m'a permis d'évaluer la réalité sociale de ce secteur : sa popularité grandissante n'est finalement pas un mythe. Lieu de rencontre, une librairie jeunesse rend compte aujourd'hui de nombreuses satisfactions, relatives à la quantité et à la variété (des produits et des consommateurs) ; de même, les professionnels du livre en ce domaine témoignent les qualités requises (curiosité, exigence...). Les constats sont plus que rassurants : ils confirment l'existence de la littérature de jeunesse, désormais reconnue et légitimée par notre société comme un bien pluriel pour l'enfant.

De plus, grâce à mon directeur de thèse, j'ai été chargée de cours au sein de ma faculté et de mon UFR. Ces riches moments (préparation, enseignement et correction) ont été pour moi une véritable évaluation (personnelle) au regard de ma vocation, donnant ainsi des ailes à mes ambitions professionnelles.

J'envisage par la suite d'assister à une université d'été internationale à Tarbes, organisée par le Groupe Français d'Éducation Nouvelle, sur le thème de la lecture et de l'écriture (sur le conseil de Claude Clanet, professeur-formateur de psychologie à l'IUFM de Toulouse). Excellent moment de formation, ces ateliers et débats favorisent la rencontre entre praticiens et chercheurs, dans une visée praxéologique extrêmement prometteuse.

Introduite par Michel Grandaty (professeur-formateur de lettres à l'IUFM de Toulouse), j'ai également pour projet de participer à la neuvième fête de la Lecture à Agen, intitulée « Le temps des livres ». C'est en effet un privilège de pouvoir rencontrer des professionnels du livre de jeunesse (écrivains, illustrateurs), de découvrir les possibilités d'action et d'animation en ce domaine. Pour conclure, je me permettrai d'insister sur le fait qu'un doctorat est donc bien plus qu'une recherche théorique ; le temps du chercheur dans sa tour d'ivoire est en effet révolu... Il s'agit plutôt d'un travail intellectuel et personnel qui se nourrit d'expériences « pré-professionnelles », par lesquelles la recherche construit sa logique et sa cohérence. Il faut toujours penser à coordonner les objectifs : ces travaux servent bien sûr aux intérêts individuels (travail intellectuel), mais surtout collectifs (novation sociale). Les investissements, bien que personnels, doivent intégrer une dynamique empirique et prospective ; pour cela, il va de soi qu'un soutien de coopération est fortement conseillé car, de plus en plus, la recherche est considérée par la communauté scientifique (mais avant tout par les décideurs politiques) comme une cause sociale. La responsabilité de tout chercheur est donc non seulement personnelle, mais aussi professionnelle et culturelle.

Christel DUPRAT-NAVARRO
Doctorante en sciences de l'éducation

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARDOINO, J. et MIALARET, G. (1994). *L'année de la recherche en Sciences de l'Éducation*. Paris : PUF, 223 p.
- BACHELARD, G. (1993). *La poétique de la rêverie*. Paris : PUF (Quadrige), 183 p.
- CORMAN, L. (1990). *Le test du dessin de famille*. Paris : PUF, 235 p.

DUBORGEI, B. (1992). *Imaginaire et pédagogie*. Toulouse : Privat (Formation et pédagogie), 277 p.

JUNG, K.-G. (1995). *Psychologie et pédagogie*. Paris : Buchet/Chastel, 266 p.

KRISTEVA, J. (1997). *Les nouvelles maladies de l'âme*. Paris : Le Livre de poche (Biblio essais), 286 p.

LOISEAU, S. (1992). *Les pouvoirs du conte*. Paris : PUF (L'éditeur). 172 p.

PIAGET, J. (1993). *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris : PUF (Bibliothèque de philosophie contemporaine), 335 p.

POSI IANEC, C. (1995). *Littérature et jeunesse*. Paris : INRP, 250 p.

QUIVY, R. et VAN CAMPENHOUDT, I. (1994). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod, 271 p.

ROYER, J. (1993). *Le test des contes*. Issy-les-Moulineaux : EAP, 362 p.

WEBER, E. (1991). *Les mille et une nuits, lectures et sens*. Toulouse : EUS, 146 p.

